

Revue
Sur Zone
(*Poezibao*)

n° 44

Gérard Cartier

Le Voyage de Cr te
(extraits de Maria-Lach)

(mai 2018)

Immobilés, *suspendus au faite du ciel*, dans l'éternel été de Kazantzákis. au-dessous, de grandes germinations blanches, des choux-fleurs en tige, des barbes savonnées. parfois, dans une crevasse, un pan de terre brune. ma voisine lit *L'insoutenable légèreté de l'être*. en effet... son visage est mince et régulier. ses cheveux, comme sur les pièces de monnaie antiques, sont relevés en arrière et pris dans un bandeau. elle peut avoir trente ans. elle est comédienne. nous nous découvrons des amis communs. le théâtre, le hasard, le but de son voyage – lire et nager. au pays de la tragédie ! à l'arrivée, longues tractations pour une Toyota fatiguée. et nous voici à la terrasse d'un café, au bord d'une vaste place surélevée plantée d'eucalyptus et de palmiers. salade, octopus, vin blanc résineux. nous parlons du désert et de Marie l'Égyptienne. de la difficulté d'écrire. de *l'impossibilité* de jouer le répertoire antique. la lumière est déjà aveuglante. un vent léger balance lascivement la tête des palmiers.

Une chambre à la chaux, un lit étroit, une ampoule nue au bout d'un fil entortillé. sous un voile de nylon douteux, troué par les cigarettes, une fenêtre poussiéreuse donnant sur la rue. pas de volets. c'est un brouhaha incessant de klaxons, de voix mâchées, de musiques américaines. derrière la porte, l'ascenseur va et vient en couinant. impossible de dormir, même la cire dans les oreilles. au plafond, un trapèze de lumière bleue flotte et s'efface à de courts intervalles. un étage plus bas, l'enseigne de néon d'un café clignote, réduite à trois lettres Θ E Σ En fin de journée, la foule descendait vers le port. à présent, deux flots égaux s'affrontent parmi les camions, les boutiques sales, les tables de camping chargées de blondes de contrebande. ouvriers des chantiers en bleus huileux. couples enlacés. touristes. un aveugle agite à mon adresse un éventail de billets de loterie. que me veut-il ? ne me suis-je pas toujours abandonné au hasard ? en se penchant, on devine à gauche, au bout de la rue, la masse sombre de la montagne. cette tentation. fuir *où la faux n'a jamais passé.*

Minuit. dans la pénombre d'un porche, une fille des rues dévisage les passants. ses yeux charbonnent dans la pénombre. parfois y fulgure une lueur. *toi qui verses goutte à goutte le désir dans les yeux.* pleure-t-elle ? l'enseigne du Θ E Σ la bleuit à intervalles. puis le bar s'éteint, tout s'efface. la braise seule de sa cigarette. tout à coup, un halo doré découpe le porche, comme si un dieu allait entrer en scène. un jeune homme. cheveux bouclés, jean moulant, mauvais genre. l'héroïne titube. elle secoue la tête. elle est dans ses bras. on ne voit plus que son visage fiévreux posé sur l'épaule du garçon et la cigarette à ses pieds qui rougeoie. ses lèvres bougent, une plaie sanglante. elle parle sans voix. non à celui qu'elle aime, mais aux passants, à la rue, à la ville entière, comme ces comédiennes sur le bord de l'estrade apostrophant les ombres entassées au parterre. le lampe s'est éteinte. elle souffre, serrée contre lui, frémissant sous sa main. un rire figé dans le masque, pénible, contrefait, qui suffirait à vous dégoûter de l'amour. il faut en être bien frustré pour que cette pauvre apparition semble un éden. *le feu ni les étoiles n'ont trait si brûlant.*

Les limbes. une couverture à la fenêtre filtrant la ville. le vacarme ne faiblit pas. chants d'ivrognes. sirènes. tard dans la nuit se résigner. un livre au hasard. s'évader dans la lumière pisseuse. c'est l'un de ces vieux récits au texte corrompu. un fragment arraché à une langue érodée, mystérieuse comme le linéaire A. cette voix, je la reconnais. *Éros le ravageur*. l'amour n'est pas le fruit de la nature. c'est le destin qui rôde comme une abeille. *qui n'apporte aux mortels que des calamités*. une tyrannie qui s'empare des êtres. qui les affole et les laisse sans volonté. nuits d'insomnie à souffrir sans répit. jours tourmentés par un fantôme. aveugles à ce qui n'est pas lui. le soleil à jamais *obscur*, et *faux* les anciens serments. errant sans oublier, sans trouver le repos. jusqu'à cette nuit où la faute s'accomplit. je les vois. un lit de sangles, une plainte rageuse, embrassés dans la lumière rare – la nuit d'été dans une meurtrière. corps nus, sandales et linges abandonnés sur les dalles. au fond, épinglée sur le mur, l'image d'une femme au visage très doux. au-dessous, sur le plâtre lépreux, les traces de suie laissées par les bougies.

Le palais est en ruine en haut du promontoire. ombre et soleil se partagent le site, un jeu d'échec. raides escaliers, portiques sur le ciel, murs badigeonnés de sang de bœuf. un prince glabre, mince comme un glaive, un boomerang à la main, s'avance au milieu des lys. vers l'arène, pour y voltiger sur le dos d'un taureau, ou vers les caves, d'où l'on ne revient pas ? l'embrasure est striée de signes indéchiffrables. des marches inégales se perdent dans les ténèbres. on tend l'oreille. des râles par instants s'en échappent. sur le seuil, une jeune fille rêve, son *Reflex* sur les genoux. c'est le soir. des nuages de cendre flottent. la reine pleure, la tête d'un monstre égorgé dans les plis de sa robe. plus bas, au port, les voiles claquent, les trompes d'airain sonnent... trop de livres, de couleurs éclatantes, trop de noms sonores, d'x, d'y et de z... Thésée pousse devant lui son butin. les souples passerelles plient. des mulets chargés d'or et de pourpre, des chevaux puniques. des femmes en pleurs le précèdent. deux princesses le suivent, le talon hésitant et les yeux enflammés. je les rejoins, dansant sur un pied sur la planche étroite. me voilà sur la photo. la jeune fille rit.

La côte est aride. piste déserte au flanc d'une montagne qui s'élève sans palier jusqu'à la crête. une longue ligne rose sur le ciel. l'ourlet des paupières aux cils rasés des héroïnes de Poussin – l'Éthra de *Thésée retrouve l'épée de son père*. en contrebas, sur la droite, la mer martelée, aveuglante. à quatorze heures, sur un replat, une taverne dans une maison basse badigeonnée de chaux, murs, portes et fenêtres. dans la cour intérieure, quelques tables de fer vides sous un chêne vert. une petite veuve me sert sans desserrer les dents. robe noire lustrée, remous de cheveux gris, tempes pâles où l'on voit par instant fulgurer les pensées. salade grecque. un verre étroit, cannelé comme la colonne d'un temple. l'anis est tiède, puissant. au sol, parmi les débris de poterie, un visage maladroit peint sur l'ocre au noir de seiche. un adolescent sauvage au front fendu, aux yeux mi-clos. *Je n'aime pas les dieux qu'on adore la nuit*. je le glisse dans ma poche. simple fétichisme – ou conjurer le monstre qui bouge en moi ?

Longue montée vers le col. je chantonne, un peu ivre, en forçant le moteur. *è una catena ormai...* la mer paraît et disparaît : la Crète ou l'Afrique. au sommet, sous quelques pins rabougris, une stèle de guerre. ΚΑΒΕΛΑΚΗΣ. à quoi bon déchiffrer ces noms oubliés ? autant psalmodier l'alphabet. qu'est-ce qui pourtant me fait signe ? la mort, qui nous attire comme des mouches ? cette croix brisée, et le maquis autour, désert et poussiéreux ? sur cette terre dure, qui se refuse aux vivants, on dévale si vite dans le passé. trois pas dans le maquis, parmi les genêts épineux. une vipère s'enfuit en sifflant. là, tracer ma place sur la terre. un rectangle étroit dont je ne sortirai pas. suçant la pierre, le front bruissant, au sommet de ce désert où les os peinent à se dissoudre. écoutant la rumeur d'un siècle évanoui. cette île sèche, cette longue barque emportant l'âme des partisans, n'est-elle pas l'égale de mon propre lieu ? montagne insoumise, combats désespérés... au-dessus, la trace d'un avion tombant dans la couleur... quand je reviens à moi, le soir a couvert les versants. les minuscules fleurs des buissons se sont refermées. au loin, dans le V des ravins, la mer est presque violette. o, patrie de Minos et de Kazantzákis !

À mi-pente, sous un virage, l'épave d'une grosse berline noire retournée au milieu des rochers. plus haut, perdu dans la montagne, le sommet d'une tour. on ne l'atteint qu'à pied. un escalier abrupt. trois cents marches. le monastère est comme taillé dans la roche. à l'entrée, dans une niche, une petite vierge au visage très blanc drapée dans une tunique bleue. la porte est fermée. NO VISIT BE SILENT NICHT... le monastère, dit le livre, a succédé à un ermitage édifié plus haut encore, sur une terrasse presque inaccessible, où subsistaient les ruines d'une cellule antique. un roi minoen s'y serait exilé après avoir renoncé au trône. le nom du site dérive d'un mot oublié signifiant *arbre* ou *forêt*. je scrute la montagne : des pierres, des buissons secs, pas trace de vie. le roi ermite, je l'imagine sans peine. à genoux dans une forêt de charbon de bois. vieux, amer. en proie aux souvenirs. un homme comblé par le destin, quelle raison peut le pousser à se dépouiller, à embrasser la solitude ? le souci de son salut ? mais non. une passion malheureuse : deuil et trahison. *Je veux me souvenir, Cypris, du mal que tu m'as fait...*

Héraklion. je retrouve la comédienne à l'aéroport. elle a passé la semaine sur une plage du nord, demi-nue dans le brasier, à lire les classiques. on lui destine un rôle qui la terrifie : Phèdre. à son âge ! non l'interpréter, mais la faire sienne. comment ? il faudrait pouvoir s'oublier. renaître sauvage. et oublier le siècle. nous sommes autres que les Anciens, qui y ont découvert avec effroi le désir féminin. d'Eschyle, de Sophocle, rien. mais d'Euripide, le plus vivant, trois pièces. un *Thésée*, dont on n'a que quelques fragments (*Monstre hybride, horrible créature...* – le minotaure ou l'héroïne ?). tout l'*Hippolyte couronné*. et deux pages de bribes d'un *Hippolyte voilé* qui fit scandale : Phèdre s'y déclarait. *O Destin ! Impossible aux humains de détourner les maux Que leur ont dépêchés la nature et les dieux...* le timbre de sa voix a changé, un instrument grave et sombre. de Sénèque, le stoïcien, le précepteur de Néron, à qui rien n'est étranger de ce qui est monstrueux, une fable au couteau. l'innocent dépecé, les planches barbouillées de sang. tous ont voulu s'y frotter, même chez nous, au pays de la raison. mais on s'en est lassé. il y faut un goût de l'interdit qu'on a perdu. seul le minotaure nous fascine encore... elle se tait brusquement. mais moi, moi qu'une autre passion troublait, me voilà à rêver la légende. écrivez-la ! me dit-elle malignement. faites-en une passion d'aujourd'hui. j'essaierai de vous la jouer, si vous ne m'abîmez pas trop.

Je retrouve par hasard au sommet d'un placard un dossier à sangle portant la mention TOMBEAU DE PHÈDRE. à l'intérieur, trois manuscrits. les états successifs d'une pièce de théâtre. j'avais longtemps hésité sur le titre, de TOMBEAU D'ERINNA jusqu'à un mystérieux EXERCICES D'HYGIÈNE POUR ÉLOIGNER LA PASSION. l'exergue, *À la voix de Georges Bigot*, suffit presque à les dater. de même la dactylographie. ces dialogues pâles, aux lettres tremblantes, trahissent les premiers temps de l'informatique. une imprimante à aiguilles ? au dos de chaque version, une date au crayon : 1991, 1992, 1993. c'est un texte désordonné, tantôt exalté, tantôt méditatif, parsemé d'*apostrophes*, de *commentaires* (le récit d'un voyage en Crête), partagé en son milieu par un curieux intermède. Diane et Vénus, descendues du ciel sous des noms d'emprunt, s'y querellent à propos de l'amour et de la grammaire. j'entreprends aussitôt d'en copier le dernier état, tour à tour étonné et accablé. tant de maladresse et tant d'invention ! mais ce qui me restait étranger il y a vingt-cinq ans, quand le sang bouillonnait dans mes veines, cette funeste attraction, il me semble à présent la comprendre. *lutter avec la faute. jamais de repos. jamais de sommeil...*

J'essaie de me souvenir. je réordonne les scènes, je biffe et corrige. et me voilà bientôt, malgré moi, à tout reprendre. cette *usine*, ce *tombeau privé*, ce *fouillis d'arbres* sur une toile peinte, où les situer ? une papeterie dans le Grésivaudan. Chapareillan par exemple, aux confins de la Savoie et du Dauphiné. au-dessus, au flanc du Granier, une forêt humide et sombre – le désert philosophique. au-dessous, le cours lent de l'Isère. non loin, sur les contreforts de Chartreuse, l'étoile de pierre de Fort Barraux. non pas nue et silencieuse comme aujourd'hui, mais traversée d'appels, de plaintes : la bastille de Risterucci. miliciens. cours grillagées. casernements bondés de prisonniers – indésirables, communistes, juifs. les noms passent d'un personnage à l'autre. trouver l'accord avec le caractère. hélas, je ne l'entends plus, la voix de Georges Bigot qui m'avait si fort envoûté autrefois. me parlant jusque dans le sommeil. tendue, fervente, lentement modulée. *Ah ! observez la mesure... la plus douce mélodie est aigre quand les temps sont manqués...* ressuscitant l'Histoire et les terribles passions. me jetant au pays des fables. qui pourra à présent me donner le ton juste ? non celui de la conversation, ni de la psalmodie. mais un chant étouffé, une basse continue. *Ce n'est pas la machine à descendre les Dieux, ce sont les Dieux qu'il nous faut sur la scène...*